

consulté de. Corresp. Générale Diverso
Cette de L. Leluc

201

AUTOUR D'ANDRÉ GIDE

(A propos d'un livre récent)

« Il commença de me dire à voix basse qu'il ne voyait pas bien à quoi d'autre je m'intéressais dans la vie qu'à moi-même ; que c'était là le propre des égoïstes, et que je lui faisais tout l'effet d'en être un. »

André GIDE. *Si le grain ne meurt.*

Peu d'auteurs se sont mis plus complètement dans leur œuvre qu'André Gide. Ses ouvrages — dont la valeur objective est très grande et ne saurait être niée — offrent cependant, à notre sens, ce primordial intérêt de nous dévoiler toute entière la personnalité de leur auteur. Or, quelle personnalité attrayante, à la fois simple et complexe, pleine d'ombres et de tâtonnements, d'affirmations et de doutes, que celle de l'auteur de *l'Immoraliste* et de *La porte étroite* !

On a fait bien des reproches à André Gide ; bien des « jugements » ont été portés sur lui qui ne lui ont pas été de tous points favorables. Mais nul ne peut lui dénier cette qualité de sincérité, qu'il a poussée parfois jusqu'au cynisme.

A la suite de la lecture, faite d'un seul trait, d'une grande partie de l'œuvre d'André Gide, j'avais formé le dessein, il y a déjà quelques années, de lui consacrer une étude détaillée. Serment d'écrivain ! Il m'est arrivé ce qui arrive souvent aux indécis, aux gens lents à se mettre en marche, que le livre que je rêvais a été écrit par un autre. Je ne m'en plains pas, ma foi, non ! puisque la besogne est faite et bien faite. C'est au livre de M. Ramon Fernandez que je fais allusion (1). Dans

(1) Ramon FERNANDEZ. — *André Gide*. — Editions R. A. Corrèa, Paris 1931.

foncier. Nul n'aura été plus tranquillement païen que lui, en un âge chrétien, ni n'aura éprouvé plus d'élan, de chaleur d'âme, d'adoration (le mot est dans Gide) à l'égard de l' « Apollon inconnu ».

Rappelons-nous ces lignes bien caractéristique de son idéal païen : « Je suis attiré par ce qui reste de soleil sur les peaux brunes. C'est pour moi que Virgile écrivait : *Quid tunc si fuscus Amyntas ?* »

Qu'on s'en étonne ou non la source de l'inspiration païenne de Gide est là, comme, dans son éducation première, la source de son esprit chrétien. M. Fernandez n'aime pas beaucoup qu'on emploie ces termes : païen, chrétien, qui simplifient les idées à l'extrême. Je les sais impropres, mais je les trouve commodes pour bien indiquer les deux tendances, dont la résultante (si jamais elles se composent) serait l'esprit gidien. Et cela me paraît plus exact que de faire intervenir, sur la foi même de Gide, la double influence d'Uzès et de Rouen, étant persuadé que la personnalité d'André Gide est conjugué en elle ces deux contradictoires influences quand bien même il n'y aurait eu dans sa vie ni Uzès, ni Rouen.

*
**

Tels sont les deux points de départ d'où découle toute l'activité d'un auteur sans cesse en quête de lui-même, et sans lesquels rien ne s'explique de l'œuvre considérable d'André Gide.

Cette œuvre, M. Ramon Fernandez en a marqué le caractère évolutif. C'est là un des points sur lesquels il voit mieux que l'auteur lui-même, celui-ci n'ayant jamais admis l'idée d'évolution, source de progrès.

*
**

Dans les limites d'un article de revue, je ne puis pas, on le comprendra, prendre un à un les ouvrages d'André Gide

et les étudier à la lueur des idées qui se dégagent, je l'espère, de ce qui précède. Je ne puis que donner une vue d'ensemble, moins de l'œuvre que de l'auteur, je veux dire de l'auteur tel qu'il apparaît à travers son œuvre. Et cette synthèse serait comme la conclusion d'un article qui n'a pas été écrit.

*
* *

Je me représente André Gide sous les traits d'un faune... Un faune protestant ! Comme c'est curieux !... Il parcourt les forêts, en quête de tous les fruits dans lesquels il veut mordre, de toutes les fleurs dont il veut savourer le parfum. Toutes les voluptés, depuis les charnelles jusqu'aux plus fins plaisirs de l'esprit, il les accueille : ce sont-là ses nourritures terrestres.

Je sais qu'André Gide ne prétend pas qu'on le juge sur le livre des *Nourritures terrestres*, ouvrage de jeunesse. « J'écrivais ce livre, dit-il, à un moment où la littérature sentait affreusement le factice et le renfermé, etc... ». Non, les *Nourritures terrestres* ne se peuvent détacher de l'œuvre de Gide : Elles en sont, au contraire, l'essence même, sublimisée. C'est toute sa philosophie — telle qu'on la retrouve éparse en vingt volumes —, mais, ici, philosophie et poésie se donnent la main et la sagesse emprunte, cette fois, le langage apollinien.

On peut d'ailleurs admettre qu'il n'y a jamais divorce entre Gide et l'une quelconque de ses œuvres. Jamais écrivain n'a abordé sa tâche littéraire avec une plus grande probité. Nul souci de plaire ou d'étonner (ce qui revient au même, quoique avec un détour) ne l'a jamais uniquement poussé ; mais le désir de voir clair en soi-même, la conscience de ne rien écrire qui ne fut d'abord pensé.

Dans ces conditions, en s'élevant au-dessus des mille détails d'une œuvre nombreuse et variée, il est permis de chercher à en dégager l'idée essentielle. Quant à moi, ce qui me semble résulter d'une vue d'ensemble de l'œuvre de Gide, c'est son

rôle de contempteur de la morale traditionnelle. Son éthique suppose la destruction de dix-neuf siècles de civilisation chrétienne. Il remonte au paganisme — un paganisme attrayant, d'ailleurs — et ne semble vouloir connaître comme lui d'autre culte que celui de la Beauté. Religion toute esthétique et qui n'entraîne pas avec elle d'obligation morale. « *Fais ce que veux* ». Cette maxime rabelaisienne pourrait être la sienne.

Mais en évoquant Rabelais, je fais fausse route, tant il est vrai que toute comparaison pèche. Rabelais est l'image joyeuse de la forte santé, du bel équilibre physique et moral. Supposez un jeune étalon en liberté : il broute à son heure, il se repose quand la chaleur du jour l'incite à la somnolence, et le reste du temps, il gambade, il rue, il fait mouvoir ses muscles, heureux de se sentir sans entraves et de n'avoir pas à obéir à la voie d'un maître. Mais que cette forte joie débridée — j'allais écrire, songeant toujours à Rabelais : à ventre débouonné — est donc différente de cet amoralisme gidien, malgré tout un peu guindé, trop voulu, trop formulé, et qui ne perd pas comme l'autre, dans ses débats, l'antique notion du bien et du mal ! Nul n'est moins vicieux que Rabelais, son naturalisme demeure sain et de belle humeur. Un André Gide, au contraire, a le goût du vice, il se plaît à suivre les belles tentations, sans oublier qu'elles sont des « péchés ». Quel calviniste que ce professeur de morale relâchée !

Il peut sembler paradoxal qu'à une époque où la jeunesse éprouve le besoin de la discipline, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique, André Gide ait été adopté, malgré tout, comme un maître, par cette génération amie de l'ordre.

N'est-ce pas parce que son scepticisme ne se trouvait plus d'accord avec les préoccupations de l'époque, qu'un Anatole France s'est vu rejeté — assez grossièrement et fort injustement — par les jeunes générations littéraires ? On en veut à ce démolisseur... Mais André Gide n'en est-il pas un lui-même ?

Tous deux sont des voluptueux et, chez l'un comme chez l'autre, il faut placer au premier rang des plaisirs rares qu'ils recherchent, la volupté de l'intelligence. Mais France goûte plus volontiers ce que j'appellerai la volupté du coin du feu : un bel intérieur, de beaux livres que l'on feuillette avec amour, la conversation légère et polie des dames.

La volupté du second est plus inquiète. Il va, à la recherche de sensations neuves, jusqu'aux lointains rivages du continent noir.

L'égoïsme de France le porte à se replier loin des hommes, en la seule compagnie des livres. Celui de Gide ne se satisfait que dans le spectacle de la vie multiple.

Je les vois pourtant travaillant de concert à la même œuvre de démolition. Nouveaux Samsons, ils ébranlent sans se lasser ces deux colonnes du Temple : la Foi, la Morale. Le premier continue l'œuvre de Voltaire et des philosophes ; le second, celle des épicuriens et de Montaigne.

J'aimerais à pousser le parallèle, si j'en avais le temps. Un trait encore, pourtant.

Malgré son incroyance et ses idées sociales dites « avancées » un France reste très académique et très écrivain de salon. Gide, comme le dit excellemment M. Fernandez, demeure un « franc-tireur » des Lettres.

Ce sont là des qualités qui plaisent à la jeunesse. Il en est d'autres. Et, par exemple, c'est la puissance de perpétuel renouvellement de Gide. C'est aussi le fait que la jeunesse n'est jamais absente de ses préoccupations d'écrivain, qu'en définitive, il écrit pour elle et prend parti pour elle contre ses éducateurs. (Moyen infailible d'être bien vu des écoliers : et à quel âge dans la vie, cesse-t-on d'être un écolier ?) Que l'on se reporte à ce que dit M. R. Fernandez d'André Gide, « maître de l'école buissonnière ».

Les jeunes, dit M. Fernandez, cherchaient un maître. Or, « Barrès leur apparaissait comme le comédien par excellence, celui qui a fini par se prendre au sérieux ; Bourget comme un

médecin consciencieux et sourd, et peut-être désespéré, qui tâte obstinément le pouls d'un cadavre. Les grands gestes liturgiques de Claudel, ce Corneille de l'enluminure, évoquaient un Génie du catholicisme volontaire et raidi, qui ne les persuadait pas plus que le *Génie du christianisme* ». En ce moment délicieux « où la paresse était espérance », un maître les conduisait « à la seule école dont les règles fussent par eux recevables : l'école buissonnière ». Comment ne l'auraient-ils pas suivi ?

*
*
*

En dépit d'amitiés ferventes et d'un groupe compact de disciples, André Gide demeure un isolé et, comme l'on dit à la Chambre des Députés, un « Sauvage ».

« L'ami qu'il m'eut peut-être fallu, écrit-il quelque part, c'est quelqu'un qui m'eut appris à m'intéresser à autrui et qui m'eut sorti de moi-même ». Il y a là plus que l'expression d'un constat psychologique, celle d'un regret. Ce n'est pas de gaité de cœur que l'on se replie sur soi-même. Les animaux qui se renferment dans leur coquille sont ceux qui craignent tout du monde extérieur, hostile. Il semble que toute sa vie André Gide doive souffrir de ce défaut de contact avec ses semblables. On le verra bien lorsqu'il essaiera cette communion, décevante parce que jamais pleinement réalisée, avec tout ce qu'il aura « rencontré de rire sur les lèvres... de sang sur les joues, de larmes dans les yeux ». Cette communion, cette fusion de son être dans quelque chose qui lui soit étranger, il ira la demander à la nature, souhaitant, comme M^{me} de Noailles, de se perdre dans le sein de la mère au cœur innombrable.

Au moins, trouvera-t-il son pôle dans le monde des idées ? Elevé dans la rigide discipline du protestantisme, trouvera-t-il dans sa foi religieuse le point fixe vers lequel s'orienter sur les larges routes de la pensée ?... Là encore, il semble bien que Gide n'ait retenu de l'enseignement des pasteurs

que l'impression de devoirs ennuyeux, dont, à peine sorti du collège, on se libère avec joie. Il ne goûtera pas plus le repos dans le monde des idées que dans celui des sensations et des jouissances jamais assouvies. « Je suis un être de dialogue, dit-il de lui-même : tout en moi combat et se contredit ». N'attendons point de ce désabusé, de ce sceptique, d'autre philosophie que celle de l'Ecclesiaste : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ».

Lucien LELUC.
